

Le rideau de mille boules de buis sec se referme sur la salle à manger. Voilà la cour où le soleil écrasant déforme les objets et transforme le paysage en tableau de Vincent.

J'hésite à me lancer dans la fournaise, mais attendre ne servirait à rien. Je longe le mur du mas jusqu'à la bergerie. Pilou ne bouge pas. Allongé à la fraîcheur du ruisseau qui murmure au fond. Le troupeau reste calme sachant d'instinct qu'il n'est pas l'heure de sortir.

Par la vieille échelle, je monte à la grange. Une odeur de tisanes, thym, luzerne, serpolet, lavande... Toutes ces herbes qui courent sous le mistral, me rappellent que les foins sont rentrés.

Sous les casiers, qui avant l'autre guerre servaient à conserver les graines d'une année à l'autre. Permettant ainsi à mes ancêtres de faire une sélection rigoureuse de toutes les plantes, légumes, fleurs, et arbres qui aujourd'hui encore composent ce décor si naturel... sous les casiers, c'est là qu'il est caché !

Je revois encore cet hiver si froid où, agenouillé près de mon grand-père, il avait soulevé deux planches très bien ajustées et, déposé une boîte. Entourée d'une « *péille* » (d'un chiffon), me faisant jurer de ne le ressortir que pour défendre, la famille ou, la ferme ...ce qui est pareil.

Mon laguiole est suffisant pour décoller le bois. Je prends le secret comme un enfant son cadeau de Noël, et repousse le meuble. Par le « *fénéstrou* », je passe dans la « *clède* » où bientôt les châtaignes seront enfumées pour les conserver jusqu'au printemps.

Il y fait sombre : pas d'autre ouverture que la cheminée en haut du toit.

La bougie posée sur la vieille table, va être une fois de plus, témoin de ma solitude. Mais ces murs de pierres noircis ont toujours été pour moi un refuge.

Le petit coffre en fer blanc, est décoré comme ces douilles d'obus. Ramenées des tranchées par les poilus, qui trônent sur les cheminées... pour ne pas oublier ?

Le couteau vient facilement à bout du couvercle. Des papiers gras, roulés en boule, protègent une pierre plate avec des signes. Une bague d'or, sertie d'une pierre bleue. Plier dans une vessie de porc, un vieux porte-documents. La couverture en cuir est gravée d'une croix à quatre branches, comme on en rencontre parfois en Languedoc. Deux pierres, rouge sang, brillent au fond de la boîte...

Mon Dieu ! Quel testament pourra m'expliquer comment les empêcher de tous détruire avec des cailloux, si jolis soient-ils ?

Je range dans la vessie les pierres, l'ardoise gravée dans le coffret, que je cache sous la grosse pierre dans la *clède*, je conserve le document.

Revenu au soleil, Pilou me fait la fête, commence à japper pour secouer doucement chèvres et brebis. La fraîcheur de la salle à manger me surprend. Sur la grande table, Léontine a préparé ma musette. Un bout de saucisson, un fromage de chèvre, un quignon de pain, ma bouteille de limonade remplie d'eau et de vin. Avant de partir, je ne peux m'empêcher de regarder le portait du grand-père. Malgré son air sévère, il semble serein. Cette fois le troupeau réveillé se bouscule devant la barrière.

Je libère le loquet, déjà le chien est passé derrière pour faire sortir. Les agneaux et les cabris un peu perdus sautent dans tous les sens. Seule noireaude avec sa sonnaille me regarde pour deviner le chemin d'aujourd'hui. Je passe devant, prend la draille des noisetiers. Nous montons jusqu'aux ruines qui dominent le pays. Mon Pays, qui si je les laisse faire n'existera plus.

Assis, sous le châtaigner, je peux voir le mas entouré de « *faïsses* » sur la partie arrière. Combien d'années, combien de vies, se résument à ces murs de pierres sèches. Montées à l'épaule pour cultiver trois mètres ou souvent moins de terre aride qui serpente le long de la montagne. Un olivier, deux rangs de vignes, qui faisaient le Clinton, ce vin interdit. Il rendait fou ! Du sarrasin, ici le blé ne pousse pas. En bas près de la maison cinq ou six rangs de rattes. Pommes de terre toutes déformées si bonnes cuites dans le saindoux. Devant, le terrain semble plus hospitalier, mais l'épaisseur de terre ne dépasse pas dix centimètres. La couche de calcaire vous rappelle vite qu'ici la vie ça se mérite ...autour des ruines, les châtaigniers ont eux très bien réussis à se développer.

Arbres à pain, comme les nomme Léontine, qui leurs doit sûrement la vie tant elle a mangé leurs fruits. En farine, en soupe, en purée, en confiture les temps fastes, et plus souvent crus les moments difficiles. Les bogues sont cette année bien grosses pour la fin d'août, la récolte ne commencera pas avant un bon mois ...sera-t-elle la dernière ?

Les bêtes paissent tranquillement sous la surveillance de Pilou. Je tire de mon sac le parchemin, laissant la nourriture, je n'ai pas faim !

Il y a deux feuilles grossières. La première en haut un dessin ou plutôt un blason, trois têtes de profil. Plus bas une dizaine de lignes, écrites, pas des mots mais une suite de lettres où émerge les N, V, X, U, L, T : que des consonnes apparemment. Par contre, la seconde me semble plus accessible, en effet, elle représente un plan, moins vieux.

Je repère tout de suite ma maison « les Combes », la chapelle que j'aperçois au fond du vallon. Le petit cimetière où reposent mes ancêtres huguenots, qui par décret du roi, sont mis en terre près de chez eux. La même croix à quatre branches se situe à la source du mas. Cette croix

peut faire penser à celle qui orne ma cheminée, sans toutefois la colombe, symbole de paix, qui pend au-dessous. La croix huguenote !

Je regarde ce vallon où la brune commence à noyer le fond, mais où aucune lumière ne fera donner espoir à un homme perdu. Ils sont tous plus là, partis, les gens de la ville les ont convaincu, c'est fini ! Ils ne reviendront plus. Les fermes où, l'amour transpirait sur les murs, doivent être rayées de la carte.

— Mais pourtant Ruel, oui le Pierre ! Il a dit qu'il ne partirait pas ! ...il partira, croyez-moi...

Ça a commencé, il y a six ans...

Je siffle, Pilou fait le tour des bêtes qui, à ses jappements, répondent par une course sur une dizaine de mètres ; comme pour lui faire plaisir ! Je redescends derrière le troupeau à la ferme, les bêtes vont se préparer pour la nuit, sachant chacune leur place. Les chèvres n'ayant plus de chevreaux sont déjà prêtes pour la traite. Léontine les attend son seau entre les genoux, depuis le matin elle ne m'a dit que bonjour !

Je remplis les mangeoires pour la nuit, passe ma main dans la rigole où coule la source, quelle chance d'avoir de l'eau...

Le soir la grande pièce a gardé sa fraîcheur, le bruit des seaux m'averti, Léontine entre en s'essuyant les mains sur son tablier bleu foncé parsemé de minuscules fleurs blanches, regarde ma musette :

— Tu crois que ça va durer ?

— Quoi donc ?

— Tu n'as encore rien mangé ! Un homme ne peut pas vivre de rêves.

Comment lui dire que mes derniers espoirs viennent de s'envoler avec ces mystères d'une autre époque !

— Tante depuis quand es-tu revenue vivre ici ?

— Allons, Pierre ? Tu perds la tête, depuis la mort de mon Albert, en 48, j'étais déjà là, quand ton père est tom-

bé dans le gourd, et dire que je ne pourrai pas les rejoindre dans notre caveau !

— Mais que dis-tu ? Les Ruel sont ici depuis la nuit des temps et, sont là pour l'éternité, tu sais que rien ne nous obligera à partir !

— Si seulement mon frère Samuel était là !

— Que ferait-il contre ces hommes avec leurs machines, qui ne pensent qu'au soit disant progrès ?

— Il savait ... mon père lui avait transmis !

Dois-je lui dire, en quoi la découverte de mon après midi, a réduit l'espoir de nous rendre tout simplement notre vie...

— Et toi, tu n'as jamais vu ou entendu une chose qui nous aiderait ? Si tu sais, je t'en prie aides moi ! Tu n'as jamais été initiée !

Quelle question, aucune femme ne détient le secret, Dieu leur a donné mieux, celui de la vie !

Mais elle est déjà partie vers la cuisinière, me servir une assiette de soupe de légumes coupés grossièrement, et d'un bout de lard. Elle la pose en bout de table, près du pain et du fromage.

— Je sais que tu sais ! Je t'ai vu après midi, maintenant, tu as tout, si pour t'éclairer il te faut un guide, alors je t'aiderai...

Me voilà seul, mais les mots raisonnent encore dans ma tête, ainsi elle sait ! Tout en mangeant, je réfléchis à cette journée qui doit changer le cours des choses, mais j'ignore de quelle façon !

Un tour à la bergerie pour s'assurer que le bétail est tranquille. Je vais à la *clède* prendre le reste du secret, inutile de le cacher, je ne suis pas sûr de détenir la solution.

A la lumière de ma chambre, je contemple les gravures de la pierre. Une rose des vents, la croix palmée mais seulement à trois branches, quelques lignes droites, une série de points plus ou moins rapprochés... Demain j'irai en ville.

Le soleil pointe à peine quand je descends ; Léontine déjà là, me sert un café brûlant. Sur la table le pain, le beurre, et un pot de confiture de mûres, dont la recette est un secret aussi, m'attendent.

— Si tu vas à Aubenas, passe chez Félix, il a un colis pour moi !

Comment a-t-elle deviné ?

— D'accord tante, mais je ne mangerai pas là, je ne rentrerais qu'après-midi.

Le troupeau parqué, je peux partir l'esprit tranquille afin si on veut ! En arrivant sur le pont, une camionnette bloque le passage. N'étant pas pressé, je descends de la voiture pour regarder le niveau de la « *Graze* » après cet été sec. Penché sur le parapet, j'aperçois une chevelure brune au-dessus de l'eau, semblant jouer avec un petit seau.

— Pardon... hé ! Oh ! ...Mademoiselle ?

Le bruit de la rivière couvre ma voix, intrigué et curieux, je descends par le petit chemin qui résonne de cris de gamins, l'été.

Elle est assise sur un gros galet rond poli par la rivière. Ses bottes, son jean et son débardeur kaki, me font penser à un pêcheur, plutôt à un braconnier ! Elle n'a pas de canne à pêche...

— Hou ! Hou... pas de réponse ! La *Graze* à cette époque n'est pourtant pas furieuse, mais coule paresseuse sur les rochers. Je m'approche faisant un maximum de bruit, toujours pas de réponse, immobile, elle ne réagit pas.

Le contact de ma main sur son épaule, lui fait l'effet d'une décharge électrique... Les flacons volent, les bottes glissent, pour ne pas tomber, elle s'agrippe à moi, comme un noyer doit le faire à son sauveteur.

J'ai dans mes bras une boule de cheveux noirs secouée de tremblement comme un *cabri* à la naissance. D'une main elle retire son baladeur, et j'aperçois son visage. Pas

un visage, mais, des yeux immenses, verts comme la Graze dans le gourd, quand le soleil est au zénith

— Mon dieu, excusez-moi ! Je ne voulais pas vous faire peur ! Je ne peux détacher mon regard du sien et, des images défilent, les pommiers, ce mas plus perdu que le nôtre, l'école communale, la fenaison, la batteuse, la pêche aux écrevisses, à la main, bien sûr !

— Léa ? ... Que fais-tu là ?

— Pierre... quel trouble j'ai eu ! J'ai cru que la rivière me prenait, toujours aussi belle et claire qu'on a envie de partir avec ... Je faisais des relevés pour mon boulot, j'ai fini. Depuis le temps, que deviens-tu ?

— Pas plus toujours pareil ! Comme si depuis trente ans, il ne se passe rien. Je vais à Aubenas, on boit un verre chez Paulo ?

— Passe devant, je range et j'arrive !

Comment repartir sa voiture est toujours au milieu du pont, j'en profite pour la regarder d'en haut. Elle range ses flacons et autres instruments dans une grande gibecière. Sort de celui-ci, un ordinateur portable, se met à frapper les touches avec une incroyable rapidité, le remet dans son trousseau et, grimpe le chemin aussi lesté qu'un chamois.

— Tu n'es pas parti ? Ah oui, suis-je bête ! Attend, je fais marche arrière, rendez-vous chez Paulo !

Le temps de monter dans ma voiture, la camionnette a disparu. Quelques kilomètres plus loin, sous les platanes, la voilà, devant l'auto, elle m'attend, on s'installe en terrasse.

— Alors raconte ! Depuis que l'on ne s'est pas vus. Es-tu mariée ? Avec une ribambelle de gosses ? Et tes frères. Louis, Jean, que font-ils ?

— Mariée, non !, j'étais trop occupée pour y penser, les études à Montpellier, les stages, à Paris et, même New York, ont fait passer cet amour, en une belle amitié

... Mes frères sont à Paris, Louis toujours gendarme, et Jean à la poste... ça va ! Quel âge ça te fait maintenant ?

— J'ai eu trente quatre ans en juin, et toi bientôt vingt neuf, le dix huit novembre, je n'ai pas oublié !

— Qu'est que je vous sers, m'ssieu dame ?

— Une vals et, un tango !

Elle éclate de rire, ses lèvres, ses yeux, et ses cheveux toujours aussi noirs, me replongent en arrière. L'année de mon BTS, plus de dix ans déjà ...Qu'elle a disparu du pays, happée par la ville. C'est Paul qui reviens avec le plateau.

— Putain, ce n'est pas vrai, Léa et Pierre ! Quand le serveur m'a annoncé une vals et un tango, j'ai pensé tout de suite à vous... Alors Pierre, où en es-tu là haut ? Dans le pays, on te dit fou !

— Que non ! C'est vous, les dérangés ! De brader ainsi la terre de vos pères. Leur projet de poubelle nucléaire, noyée sous leur barrage, ils iront le faire ailleurs ! Crois moi !

— C'est donc pour ça, qu'ils m'ont demandé une étude sur la rivière... un barrage ! Le pays ne vaut pas plus ? Cette chapelle si importante pour les anciens, va être noyée, revenir pour ça, c'est terrible ! Mais dis moi Pierre, le Papé, Léontine ?

— Papé nous a quitté, Léontine toujours vaillante reste avec moi, elle est brave, c'est une cévenole, un camisard ...une vraie, elle !

Paulo sentant venir l'orage, repart vite...

— A bientôt les amoureux, ricane-t-il

— Demain, je dois monter aux pommiers, je passerai vous faire coucou, à tous les deux !

— On t'attend pour manger, ne dis pas non, Léontine sera ravie et, je t'accompagnerai chez toi, l'après-midi.

— Avec les chèvres ? Alors d'accord !

Dans ma voiture, je repense à ces trois bises de l'au revoir, et à mon Pierrot ! Comme avant...

A Aubenas, je ne vois que mon professeur d'histoire re-traité depuis longtemps pour, peut-être, déchiffrer le

parchemin ! Dans son bureau, il me fait asseoir sur la seule chaise disponible, tellement de livres et, de revues occupent l'espace. Sans dire un mot, je tire de la poche de ma veste, les feuillets. Il les prend, va sous la grosse lampe, qui mange son bureau. Son regard de plus en plus ébahi bascule entre moi et le manuscrit, j'essaie de deviner !

— Où as-tu ramassé ça, Pierre ?

— Là haut dans une ruine, pourquoi ? Vous savez ce que c'est ?

— Attend ! Il cherche dans ces livres, sort un semblant de dictionnaire, le feuillette, s'arrête sur une page, regarde le document, compare, prend la loupe, viens voir, murmure-t-il...

Le blason représenté sur le dessin, et semblable à celui du dico... dessous comme légende : armoiries d'Hugues De Payen, né le neuf février mille soixante dix à Mahun, Ardèche.

— Hé ! Alors ? Qui c'était celui là ? Je ne connais pas de De Payen vers chez nous

— C'est lui qui est parti le premier en croisade délivrer le tombeau du christ, il a fondé l'ordre des Templiers, c'est de là que tout est parti ! Même le monde actuel est comme ça... à cause de ça ! Le texte est en latin, il me faudra plus de temps, pour le traduire... Il n'y avait rien d'autre ? Je comprends que tu te méfies... De moi tu n'as rien à craindre, mais surtout, surtout, ne dis rien à personne, dorénavant ta vie est peut-être en danger ! Les plus grands de ce monde, veulent le secret, qu'ont-ils trouvé à Jérusalem ? Comment à la même époque toutes ces cathédrales ont vu le jour ? Et pourquoi au Puy en Velay et pas à Privas ? Les rois de France sont sacrés par l'église romaine ? Pourquoi... Mais la question principale, où est le trésor des Templiers ! Voilà pourquoi tu es en danger !

— Hé ! Bien ? Moi qui pensais vous détendre avec cette énigme ! Me voilà inquiet à présent. Je repasserai

samedi après le marché. Si, d'ici là, je découvre autre chose, je vous le dirais ; allez ne vous faites pas de mauvais sang, et prenez soin de vous... à samedi.

L'air de la rue me fait le plus grand bien. Qu'aurait-il dit s'il avait su la vérité ! Les pierres, la bague, l'ardoise, l'autre papier... Sur la place du château, le soleil commence à jouer avec les mosaïques du toit, je marche jusqu'au Perroquet ce petit café, où les tables en pierres et la vigne vierge qui couvre la terrasse, ont quelque chose de rassurant, en buvant ma bière, je parcours le « Dauphiné », tout le monde parle de la formidable chance du barrage en matière d'emploi, bien sûr, la nature, ça n'intéresse pas les électeurs !

Bon sang, j'allais oublier Félix, sa boutique, place des cocons, est la caverne d'Ali baba. Des casseroles en cuivre, des outils, des fils de fer ou de laines, des boîtes de toutes les couleurs, et même, des jambons et saucissons sont pendus aux poutres ...Le timbre de la Clochette sur la porte d'entrée fait lever les yeux de M Félix, au-dessus des lunettes rondes :

— Oh ! Ruel, quel bon vent t'amène ?

J'ai toujours été impressionné par son élégance, ses chemises en toile blanche, ses gilets en velours côtelés, où brille sa chaînette d'or retenant sa montre à gousset dans la petite poche. Ses cheveux poivre et sel, et cette fine barbe qui encadre un visage avenant, me font penser à un sage.

— Bonjour M. Félix, Léontine m'a dit de passer, vous avez quelque chose pour elle ?

— Oui, c'est de plus en plus difficile de vous joindre, plus personne n'habite la vallée, mais ils reviendront ! Ne vous inquiétez pas ...voilà pour la tante. Il me donne un paquet, et je remarque sa petite bague sertie d'une pierre bleue !

— Belle bague que vous avez là ?